

Initié dans les mystères du mal Christine Gruwez

Les vagues de violence et de terreur ne semblent pas pouvoir prendre fin. Le jeudi 12 novembre, il y eut l'attentat suicide de Beyrouth, le vendredi 13 novembre, Paris fut le théâtre de diverses attaques. Quelle sera la prochaine pour nous ? Voici des considérations sur le rôle centrale de la rencontre du mal et l'expérience de l'impuissance qu'elle provoque aujourd'hui.

***Il n'existe plus de motif de pessimisme,
mais au contraire il y a motif à s'éveiller.***

Rudolf Steiner, 26 octobre 1918, GA 185.

Ces dernières semaines, on en est venus à une sorte de contraction du temps, écrit Daniel Baumgartner.¹ Il renvoie, à l'occasion, au chapitre 22, 10 de la *Révélation de Jean*, où l'Ange dit : « ο καιρος γαρ εγγης εστιν ». Littéralement cela veut dire : le temps s'est contracté, le « temps est resserré ». Cela veut dire que nous ne sommes plus seulement, en tant que spectateurs, mais encore en tant que contemporains, en situation de suivre les événements dans le cours du temps, selon une succession. Les événements s'accumulent désormais les uns sur les autres pour notre observation, comme si un mur s'édifiait ainsi qui nous empêche ensuite de pouvoir dégager une perspective ouverte sur le futur. Nous regardons sur ce mur et nous nous demandons à présent : comment pouvons-nous nous comporter avec cela ? C'est précisément ceci, plus fort encore que les événements en eux-mêmes, qui « renferme une note apocalyptique », selon Baumgartner.

Progression intérieure dans la crise des réfugiés

Ce qui s'est amoncelé pour édifier un mur, ne se laisse pas simplement « démantelé » ou bien « démonté ». — Au beau milieu de tous les défis qui viennent à notre rencontre en tant que contemporains, la crise des réfugiés est peut-être ce qu'il a de plus expressif, car elle pourrait rendre manifeste, avec une clarté falsifiante, ce que cela veut dire de devenir des contemporains. Cette crise n'en est plus une, mais elle évolue avec cela vers un état durable. Ce qui s'était annoncé comme une exigence est arrivé dans notre présent. Le défi est là. Et il a un visage. On peut détourner le regard de ce visage ou bien seulement le regarder de côté. Mais on peut aussi rencontrer ce visage. Dans cette rencontre, on fait presque toujours une expérience d'impuissance. Car rencontrer son semblable face à face, signifie en premier lieu un acte dans l'intériorité. Il va de soi que cette rencontre dans l'intériorité doit continuer d'être transformée au moyen de progressions concrètes. Mais la profondeur de la vertu de ces progressions dépend du lieu où elles trouvent leur origine. En ce lieu l'impuissance est le plus souvent chez elle.

Où se trouve l'impuissance dans l'intériorité humaine ? L'impuissance — en tant qu'expérience — se caractérise par une radicalité, dont elle se laisse distinguer au moyen d'une incapacité à se tirer d'affaire. En tant qu'expérience, elle est « radicale », parce que tout mon être en est entièrement possédé. Bien sûr cette radicalité est éprouvée dans l'âme, mais l'impuissance s'étend au-delà de la vie de l'âme et s'élève directement jusqu'au lieu du Je. Le drame de la situation du moment actuel touche le Je dans son noyau essentiel, à savoir dans la potentialité de son être. Tout Je est porteur d'une potentialité qui s'efforce à pouvoir se réaliser. Dans cette dynamique, le Je peut d'abord apparaître que s'il peut réaliser son intention la plus intime. Il ne s'agit pas seulement d'entreprises, de projets ou d'actions, au sens usuel, quoique naturellement ceux-ci n'en sont pas exclus : il s'agit ici d'un petit geste, d'un changement de regard. Car l'intention, qui vit déjà en chaque Je, est un geste en soi. Le Je veut pouvoir se relier, participer. Le Je veut approuver.

Du spectateur au contemporain

En tant que spectateurs, nous participons bien sûr aux événements, mais dans le meilleur des cas nous ne faisons que les supporter. En tant que contemporains, nous prenons part activement en disant oui. Non pas au sens d'une harmonie avec les événements, mais plus encore en nous décidant à l'occasion de rester éveillés vis-à-vis de ces événements. Nous devenons « co-porteurs » de ces événements. Une co-participation qui en même temps en appelle à l'impuissance.

¹ Nous sommes tous des réfugiés, *Das Goetheanum* 37/11.09.2015.

À chaque fois où nous ne pouvons que regarder comment, par exemple, une société, une culture, une communauté humaine est détruite de fond en comble et que nous n'avons aucune possibilité de mettre fin à cette destruction, le Je ne peut justement pas faire apparaître son intention la plus intime, il est paralysé. Entre la potentialité de l'essence et la réalisation s'ouvre une déchirure comme une blessure béante qui devient le chagrin de l'âme. La tentative, de porter cela malgré son caractère insupportable, nous amène à évoluer de spectateurs en contemporains.

Dans son discours de remerciement pour le prix de la paix de la librairie allemande, Navid Kermani a renvoyé à ce point où nous, en tant que spectateurs, nous importe la détresse de notre temps. « À seulement trois heures d'avion de Francfort, sont exterminés ou expulsés des groupes ethniques entiers, des jeunes filles asservies, de nombreux monuments culturels de l'humanité parmi les plus importants sont dynamités, des cultures et avec les cultures, des multiplicités ethniques, religieuses et linguistiques disparaissent, qui autrement qu'en Europe jusqu'au 21^{ème} siècle encore, s'étaient pour ainsi dire conservées — mais nous nous rassemblons et nous nous soulevons seulement après qu'une des bombes de cette guerre est venue nous concerner, comme les 7 et 8 janvier à Paris, ou bien quand des êtres humains qui fuient cette guerre viennent frapper à nos portes. »²

Cette voie du devenir contemporain offre encore une autre possibilité. En octobre 1918, à Dornach, Rudolf Steiner entre plus profondément dans cette possibilité.³ C'est la possibilité de métamorphoser le mal, tel qu'il s'est établi à présent aussi, au plus profond de la nature humaine, depuis le commencement de l'époque de l'âme de conscience. Le courant spirituel qui a fait de cette transformation une tâche, c'est le manichéisme et « cela fut préparé dans ce petit groupe », ainsi selon Rudolf Steiner en 1904, « à partir de la conscience que le mal devait être introduit de nouveau dans l'évolution, mais qu'on n'avait pas à le surmonter en le combattant, mais par la douceur. Préparer cela en anticipation, c'est la tâche du courant spirituel du manichéisme. »⁴

Mani

Mani n'est pas seulement le fondateur de ce courant spirituel. À la Bibliothèque nationale de Paris, au « Cabinet des médailles », il y a un sceau minuscule — 29 mm de diamètre — en cristal de roche, qui appartient à Mani. Ce sceau fut aussi employé, entre autre pour « cacheter » des lettres que Mani adressait à ses nombreuses communautés, comme cela est bien connu. Au milieu, on voit un personnage portant une tiare et une tunique de drap sur les épaules et à droite et à gauche deux personnages semblables mais plus petits. Et tout autour du bord se déroule une inscription en langue syriaque, mais que l'on retrouve répandue par Mani lui-même dans ses écrits manichéens : « Mani, s'liha dIso m'shiha' », « Mani, Apôtre de Jésus Christ ». Ce titre était universellement connu dans l'histoire. Apôtre, ici, signifie moins « disciple » que bel et bien « Envoyé », ce que le grec restitue au plus près. « Haut ambassadeur de Jésus-Christ », comme l'appelle Rudolf Steiner et il mentionne à l'occasion, la manière dont Mani lui-même s'est compris au plus près du Paraclet, du Saint Esprit. Il existe, dans un texte copte retrouvé par la suite, divers endroits où Mani insiste lui-même sur sa proximité d'essence et sur son lien spirituel avec le Paraclet. « Dans l'année où Ardashir dut être couronné roi », est-il dit dans les « *Kephalaia* du maître », « c'est alors que le Paraclet vivant vint à moi et me parla » (Keph. 31-32). Dans une conférence de l'année 1908, Rudolf Steiner déclara que « Mani est une haute individualité, qui s'est sans cesse incarnée sur la Terre, une entité qui est l'esprit guide de ceux qui sont présents pour la conversion du mal. »⁵

Conversion du mal

Comment le mal est-il converti ? Se laisse-t-il principalement convertir ? Qu'est-ce que cela a à faire avec la situation de notre époque ? Et qu'est-ce qui est compris dans ce contexte sous le mot « mal » ? En règle générale, c'est ce qui est causé par le mal qui est caractérisé comme « mal ». Le regard s'oriente sur les effets du mal et sur ses répercussions. Dans cette série de conférences de 1918, déjà mentionnée, sur la « Symptomatologie historique », Rudolf Steiner évoque un « principe d'initiation », fondant la totalité d'une époque de civilisation. Pour la nôtre, celle de l'âme de

² *FAZ*, 10.10.2015.

³ *GA 185*.

⁴ *GA 63*, 11.11.1904.

⁵ *GA 104*, 25.6.1908.

conscience, l'initiation dans les Mystères du mal est fondamentale : « Deux Mystères sont d'une importance toute particulière pour le développement de l'humanité dans l'espace de temps de la l'âme de conscience, dans laquelle nous nous trouvons depuis le début du 15^{ème} siècle. C'est le Mystère de la mort et celui du mal. »⁶ Les Mystères de la naissance et de la mort, en tant que principes initiatiques de l'époque précédente, agissent à présent à l'extérieur, alors que le Mystère du mal de notre époque agit à l'intérieur de l'être humain.

Lorsqu'il est question du mal, dans ce contexte, on ne veut pas signifier ici son effet et donc pas la manière dont le mal agit. Il s'agit exclusivement ici de la conformation de l'essence même du mal. Dans cette entité du mal, l'être humain est initié dans son actualité. Cela peut vouloir seulement dire qu'à présent, dans son être propre, on dispose de la possibilité du mal. Cette possibilité au mal est caractérisée par Rudolf Steiner comme un « penchant » : « Dans l'univers règnent ces forces du mal. L'être humain doit les accueillir. En les accueillant, il sème en lui le germe de faire principalement l'expérience de la vie spirituelle avec l'âme de conscience. Elles ne sont pas véritablement présentes ces forces [du mal, *ndt*] qui sont mises en circulation par l'ordre social humain, elles ne sont pas en vérité pour en appeler à de mauvaises actions, mais au contraire elles sont là présentes précisément pour que l'être humain puisse réaliser une percée en direction de la vie spirituelle, au degré de l'âme de conscience. Si l'être humain n'accueillait pas ces inclinations au mal, il n'arriverait pas à avoir l'impulsion, à partir de son âme de conscience, de recevoir l'esprit — l'esprit qui provient de l'univers — qui doit à présent féconder l'ensemble de la vie culturelle restante, si elle ne veut pas mourir. »⁷

À cet endroit, il ne devient pas seulement évident que la « conversion du mal » est une affaire intérieure, mais encore les conditions présumées pour cela. Il s'agit que l'on accueille en soi le mal comme il agit dans l'univers, de sorte qu'on apprenne à le connaître dans sa conformation d'être. Ceci devient justement possible désormais, grâce à l'initiation dans le Mystère du mal. Car les penchants au mal, nous les portons déjà en nous en tant « qu'initiés ». Il importe de savoir si nous pouvons les reconnaître en nous. Si nous pouvons les considérer comme la possibilité, comme la potentialité, qui a été intégrée dans notre être/essence.

La conversion pourrait déjà commencer là où, ce qui est en danger en moi d'être délimité et exclu de moi-même, soit de nouveau articulé dans une cohérence. Dans la cosmogonie manichéenne, ce processus est présenté de sorte que l'être humain de la lumière archétype, sorte du royaume de lumière et se livre aux puissances des ténèbres. Son âme de lumière est alors dépecée par celle-ci, ce par quoi le mélange des deux substances archétypes, lumière et ténèbre, amorce un commencement. — Dans sa conférence sur le manichéisme, Rudolf Steiner expose ce processus de la manière suivante : « L'idée profonde qui réside là-dedans, c'est celle que du côté du royaume de lumière, le royaume des ténèbres doit être surmonté, non pas par le châtement, mais au contraire par la mansuétude, non pas par l'aversion à l'égard du mal, mais au moyen d'un mélange avec le mal, pour délivrer le mal en tant que tel. Du fait qu'une part de lumière entre dans le mal, le mal lui-même en est surmonté⁸.

Convenir de l'impuissance

« Les possibilités d'accueil sont limitées ». Ainsi l'écrit Ehrhard Körting, en introduction de sa contribution nuancée d'invité dans la FAZ (*Franfurter Allgemeine Zeitung, ndt*). Une politique d'asile pour des réfugiés, honnête, conséquente, mais aussi féconde, sur une longue perspective, sera douloureuse. Elle engendrera des images disgracieuses. Nous devrions être prêts à la supporter. »⁹ Mais sommes-nous aussi prêts à la co-partager ?

Co-partager ne veut pas dire porter secours aussitôt. Pas encore. Ce n'est ni une affaire politique, ni une question de droit. Contribuer au partage, revient seulement à l'individu, là où il s'éveille de l'état de spectateur et ose faire le pas de rester éveillé. Se maintenir éveillé. Même si ce rester éveillé veut dire, en toute clarté, envisager l'impossibilité d'une résolution et de la laisser malgré tout

⁶ GA 185, 26.10.1918.

⁷ GA 185, 26.10.1918.

⁸ GA 185, 11.11.1904.

⁹ FAZ, 13.11.2015.

intérieurement ouverte. Il ne s'agit plus, par exemple : « de frontière ouverte ou de frontière fermée ? », car toutes les deux situations sont, dans ce sens, des « impossibilités », car elles ne peuvent qu'appeler jusqu'à l'infini, d'autres « finitudes ». On peut sortir au-delà de ces « soit-soit ». Ce défi est totalement remis en confiance à l'âme de conscience. C'est la possibilité de faire le pas de la dualité au polaire, en n'approuvant ni l'une ni l'autre, mais en laissant ouverte les deux jusqu'à ce qu'un tiers apparaisse. Certainement que ceci est aussi douloureux ! Dans chacun de nous le « spectateur » souhaiterait si volontiers qu'il y eût enfin une solution, pour se tranquilliser à nouveau et pouvoir laisser la vie continuer. Maintes solutions peuvent certainement apporter des facilitations à court terme, mais la vie, qui « continue » dans ce cas, est déjà une vie passée. Afin que ce qui est nouveau puisse se manifester sous une forme active vivante, « l'insoluble » doit être maintenu ouvert. La clef c'est l'impuissance dans la radicalité de l'expérience.

De nombreuses images, qui ont circulé ces dernières semaines, là où une seule et unique eût suffi, s'avèrent insupportables. À ce point cela veut dire ne plus pouvoir les supporter plus longtemps ! Car la question qui nous échoit à nous, n'est pas : « Pouvez-vous supporter cela ? », mais plutôt : « Pouvez-vous porter [en conscience, *ndt*] cet insupportable ? » Et la réponse n'est pas un « Oui » outrecuidant, mais une honnête confession : « Non, je ne le peux pas ! Je ne le peux pas parce qu'en regardant ces images la dignité humaine en moi a été trop profondément blessée. Ce qui se passe là est indigne de l'être humain. Seulement, exactement là où je confesse mon impuissance, surgit en même temps la possibilité d'un « revirement ». Car dans ce moment-là, je porte mon impuissance et je deviens co-porteur de ce qui en moi est la cause originelle de cette impuissance. Dans le pouvoir-porter mon impuissance, je ne suis plus enchaînée par elle. Ce n'est pas une solution, mais à partir de ce co-porter en conscience peut naître une solution, lors de laquelle s'annonce déjà le délicat commencement d'une solution.

Délivrance ?

« L'intention-Mani », comme l'appela une fois ainsi Rudolf Steiner⁴ s'efforce à la rédemption du mal, de sorte qu'un jour, il puisse être réintégré dans l'évolution d'ensemble. Une « délivrance » de la Terre et de l'humanité, où le mal en tant que principe évolutif, soit placé hors de l'ensemble de l'évolution, est — à partir de ce point de vue — une impossibilité. Le mystère le plus profond du manichéisme est précisément disposé dans le fait qu'il n'est pas possible dès à présent de se délivrer seulement soi-même ! Délimiter le mal, en tant que mesure prise pour une sauvegarde de l'égoïsme ne mène pas plus loin. Au contraire, l'endurcissement ne fait que s'accroître. Ce que veut dire rédemption, dans le sens manichéen, c'est un événement qui s'accomplit dans ce qui relève de l'être. Ou mieux d'être à être. L'initiation dans le mystère du mal est la condition préalable à cela et rend possible les tous premiers pas sur ce chemin. Les inclinations au mal ne viennent pas à nous de l'extérieur, mais elles sont dans le noyau de notre être/essence en tant que possibilité durablement existante. Si l'on veut entrer dans la nature de ces forces du mal, alors on ne doit plus voir les conséquences extérieures du mal, mais au contraire on doit chercher la nature du mal là où elle existe dans son entité personnelle, là où elle agit comme elle doit agir, parce que les forces qui figurent comme le mal dans l'univers, jouent aussi à l'intérieur de l'être humain. »⁷

Dans l'époque de l'âme de conscience il ne s'agit plus de distinguer entre être humain « bon » et « mauvais », car tout un chacun, dans la mesure où il appartient à cette époque, porte en lui la possibilité au mal. Quant à savoir si cela produit tout son effet dans un acte, « cela dépend de tout autres circonstances que de cette inclination ».⁷ « Faire irruption dans la vie spirituelle sur le degré de l'âme de conscience »⁷ cela dépend directement de la possibilité de reconnaître en soi le mal comme un penchant. Ce n'est qu'ainsi que nous obtenons une chance de rencontrer les ténèbres en nous-mêmes, de sorte que la pleine lumière s'éveille dans la rencontre. Cela devient une lumière qui est passée au travers des ténèbres de l'impuissance, une lumière transfigurée, par laquelle les ténèbres elles-mêmes sont éclairées. Ainsi se multiplie, contre la peur et l'endurcissement, ce que Rudolf Steiner a appelé le bien dans l'époque de l'âme de conscience, à partir duquel la dignité humaine réelle doit devenir : « de sorte que l'être humain dans l'époque où le mal approche dans ses inclinations est dans la situation de s'élever aux intuitions, de métamorphoser les mauvais penchants en ce que le bien doit justement devenir pour l'âme de conscience, à savoir la réelle dignité humaine. ».

Das Goetheanum, 47/2015.
(Traduction Daniel Kmiecik)